

*Discussion avec les filles*

– Parlons peu, mais parlons bien. – Clotilda toisa les adolescentes. Non pas pour les impressionner, mais pour bien ancrer dans leur esprit qu'on n'était pas là pour rigoler ni raconter des craques. – Je vais vous dire ce que je sais. Puis ce sera à votre tour.

Elles ne bougèrent pas, mais on voyait sur leurs visages encore juvéniles bien que déjà marqués par la vie que ça carburait dans les neurones.

Simone, la grande bringue avait troqué son jean en stretch contre un pantalon de toile écrue, et son caraco trop court, contre un T-shirt à col boule trop long ; elle avait négligemment posé sur ses genoux un blazer zippé violet, en polyester brillant. Elle évitait de croiser le regard de Clotilda ; et c'était tellement évident que c'en était touchant.

Ani, avec son profil d'aigle présentait le même air effarouché que la veille, à quoi se mêlait la même détermination. Sous sa frange noire, ses yeux brillaient d'un éclat métallique. Elle portait une jupe droite et un chemisier en laine qui masquaient un peu sa minceur.

Suzon et Sabine n'avaient rien changé, à croire qu'elles avaient dormi tout habillées. Sabine mâchonnait son bâton de réglisse ; Suzon avait eu le bon goût de cracher son cigarillo dans les profondeurs des garages interdites au public.

Derrière la porte de la pièce mitoyenne, désertée par ses occupants de la matinée, Gentoise était assis dans un fauteuil, les jambes étirées, la tête calée contre le dossier. Il tenait à la main son fameux téléphone qui ne servait qu'à téléphoner : Clotilda avait le sien ouvert, et il pouvait suivre en direct la conversation de « sa chef » avec les « gamines ». Une futée, la capitaine !

– Voici ce que je sais, – la voix de Clotilda sonnait clair dans le petit haut-parleur du portable. – Jovin a fait des avances à deux d'entre vous : Simone et Ani. Ani a repoussé ses avances. Les deux autres, soit Suzon et Sabine, ont vu Simone avec Jovin dans une posture qui, disons, ne laissait aucun doute sur leur relation.

Les quatre filles s'entre-regardèrent : décidément, leurs petits secrets ne valaient pas bien cher par les temps qui couraient...

– Ani, vous confirmez ?

– Oui.

– Suzon et Sabine, vous n'avez rien à ajouter ?

– Ben non, – articula Suzon, tandis que sa sœur secouait la tête.

– Et vous Simone ?

– Quoi, moi ?

– Vous confirmez ?

– Quoi ? Que je sortais avec Jovin ? Eh ben, oui ! Je sortais avec lui. Et ceux qui ne sont pas contents, je les emm...

– Holà ! Simone ! Ne vous emportez pas.

– C'est vos questions, là, ça saoule !

– Ce ne sont pas mes questions qui saoulent. Ce sont tous les mensonges, les

non-dits, les omissions, les cachotteries auxquelles je me heurte depuis le début qui saoulent, mesdemoiselles ! Je dois tirer les vers du nez à tout un chacun, et tout le monde essaie d'en dire le moins possible. De quoi avez-vous tous peur ? Que je vous foute en cabane ? Que le tueur se venge sur vous ? Qu'est-ce que je dois faire pour établir la vérité et la justice ?

Elles regardèrent la policière dont les accents de sincérité ne trompaient pas. Elles avaient bien affaire à une femme qui ne cherchait pas à leur nuire, mais qui cherchait au contraire à leur venir en aide. C'était dur à admettre, pour des jeunes nourries de rap et de mentalité « mort aux vaches » typiquement française, mais c'était la réalité, la criante réalité : cette fliquette voulait « pécho » le criminel, et rien d'autre.

Simone dit, sans regarder personne :

– Jovin, c'était un pauvre gars. Il en a bavé. Si vous saviez...

– Racontez-nous ce que vous savez, Simone.

– Le peu que je sais...

– Le peu que vous savez peut nous aider.

– Si vous saviez le choc que ça m'a fait quand j'ai appris... – Simone se mordilla la lèvre inférieure, ses mains triturant le polyester violet qui crissait sous ses doigts. Elle rassembla ses esprits et énonça : – Jovin est né dans la province de Cankuzo, à l'est du Burundi.

– C'est quoi ce pays de ouf ? – l'interrompit Suzon.

– Un pays d'Afrique, près du lac Tanganyika.

– Ah ouaiche, je vois, – pérorait Suzon qui ne voulait pas paraître trop cruche.

– Continuez, Simone, – invita Clotilda.

– Quand Jovin est né, on s'est aperçu qu'il était albinos. Pas complètement, mais suffisamment pour que son père le renie. Sa mère l'a confié en cachette à une vieille femme d'un village perdu dans la savane. C'était aussi une albinos. Il paraît que dans cette région-là, il y en a beaucoup. Et il paraît qu'ils sont dotés de pouvoirs extraordinaires. La vieille femme a prédit un mauvais sort à tout le village si on leur faisait du mal, à elle et à Jovin. On les a laissés tranquilles.

– C'était qui ? Une sorcière ? – s'intéressa Suzon, à qui, visiblement, il manquait un mégot au coin du bec.

– J'en sais trop rien. Peut-être. En tout cas, la vieille femme a éduqué Jovin. Elle lui a appris à lire le ciel, à cueillir des plantes, à parler anglais et français, enfin, à baragouiner plutôt, à fabriquer des arcs et des flèches, bref, tout un tas de trucs plus ou moins utiles.

Les trois filles et Clotilda écoutaient de toutes leurs oreilles. Pour la capitaine, pour Suzon et Sabine qui n'avaient jamais quitté leur « téci » que pour aller dans un « kârtier », pour Ani qui s'imaginait que les maux de l'humanité se concentraient en Tchétchénie, c'était un voyage dépaysant au possible.

– Quand il a eu atteint ses seize ou dix-sept ans, Jovin est parti à la recherche d'un travail. D'abord il a prospecté des clients pour sa vieille, en fait, oui, elle devait être un peu sorcière, ensuite il a fait le guide pour des touristes, dans des réserves, si j'ai bien compris, des touristes français, entre autres. C'est comme ça qu'il est arrivé dans un patelin dont je n'ai pas retenu le nom, au bord d'un lac. Il y avait une famille

albinos qui vivait là. Cinq ou six personnes. Personne n'y touchait parce que, eux aussi, ils avaient prédit un mauvais sort à quiconque qui leur ferait du mal.

– Putain, les croyances ! J'y crois pas... – intervint Sabine qui ne considérait certainement pas son bâton de réglisse comme une baguette magique.

– Laissez parler Simone.

– Donc un soir, ils étaient tous là, à prendre le frais au bord de l'eau, les villageois, les albinos et Jovin, plus son groupe de touristes. A peine la nuit tombée, des jeeps sont arrivées, phares allumés, klaxons hurlants. Les gens assourdis et aveuglés ont été chassés à l'intérieur de

leurs cases. Sauf les albinos. Jovin a voulu protéger les touristes : il les a fait entrer à l'abri. Mais lui, il s'est glissé dehors, en cachette, il a rampé derrière les cases, et de là, dans la lumière des phares, il a tout vu.

Simone se tut.

– Qu'est-ce qu'il a vu ? – demanda Ani d'une voix tremblante, avec dans les yeux des images d'autrefois insoutenables.

– Ouais, il a vu quoi, ton Jovin ? – pressa Suzon.

– Simone, – déclara Clotilda d'un ton apaisant, – vous n'êtes pas obligée...

– Si, si. Je lui dois bien ça. Les hommes arrivés en jeeps étaient une quinzaine, avec des mitraillettes et des pistolets. Ils ont aligné les albinos, les ont obligés à s'allonger à plat ventre... et alors ils ont tiré une balle dans la nuque des adultes. Ne sont restés que les enfants. Un garçon et deux filles. Et alors... alors ils ont découpé les enfants... les bras et les jambes...

– Tu veux dire... vivants ? – s'effara Sabine.

– Oui, vivants. Ils hurlaient, mais les hommes les maintenaient au sol.

– Vivants... mais pourquoi ?

– Parce que ça donne des philtres plus efficaces, il paraît.

– C'est ce que Jovin t'a dit ?

– C'est ce que la vieille femme lui avait dit.

– C'est abominable... – laissa tomber Ani ; elle croyait que voir ses copines violées et des passants descendus par des snipers constituait le summum de l'horreur. Mais le monde est plein d'abominations...

Suzon et Sabine se taisaient ; elles aussi estimaient en avoir vu « des vertes et des pas mûres » – mais ça !... ça dépassait l'entendement.

Clotilda sentit qu'il fallait presser le mouvement pour ne pas s'engluer dans un effroi inutile :

– Et ensuite ?

Simone s'ébroua. Quand Jovin lui avait raconté l'épisode, elle y avait à peine cru, mais le ton de la voix, le regard fixe, halluciné, la chair de poule que Jovin ne parvenait pas à contrôler, l'avaient convaincue de l'authenticité de ses dires. Elle poursuivit son récit, les mots de son « fiancé » résonnant encore dans sa tête :

– Ensuite ils ont recueilli du sang dans des récipients spéciaux, en terre, avec des dessins bizarres dessus... Et ils sont partis.

– En laissant les mômes comme ça ? Sans les achever ?

– Oui. Ils ont mis plusieurs heures à mourir... On ne pouvait plus les soigner... Les touristes sont partis dare-dare, horrifiés, bien contents de s'en tirer intacts. Quant

à Jovin, c'est à ce moment qu'il a décidé de quitter l'Afrique.

– On le comprend, – dit pensivement Ani.

– Comment il a fait ? – s'enquit Suzon, toujours pratique. – Il avait du fric ? Simone haussa les épaules en signe d'ignorance.

Clotilda avait une idée assez précise maintenant de ce qu'avaient dû être les tribulations du garçon, mais elle se garda de la partager avec le quarteron de « gamines ». Tout en se disant qu'au fond, même avec son métier, elle menait une existence somme toute plutôt « pépère ». Et même qu'elle était payée pour !

– C'est dingue tout ça... – Ani n'en revenait pas ; sa frange tanguait sur son front, et ses yeux, tournés vers son for intérieur, luisaient d'une étrange lueur.

– Il t'est arrivé un truc pareil à toi, la Tchétchène ? – lui lança Suzon, avec un ton de défi teinté d'envie morbide.

– On n'est pas là pour parler de moi, – rétorqua Ani, et son regard aux reflets métalliques flamboya dangereusement.

– Elle a raison. – Clotilda s'efforçait de maintenir le cap. – Revenons-en à Jovin.

– Justement, – insista Ani. – Je ne veux pas parler de ma vie d'avant, mais je pense à ce garçon... et je me dis que si je l'avais écouté... c'est peut-être à moi qu'il aurait raconté tout ça... et peut-être qu'il ne serait pas mort...!

– Avec des *si* et des *peut-être*, on mettrait Paris en bouteille, Ani. Il est inutile de vous morfondre.